

ce que fait une mère pour son enfant, enfin, si j'avais le droit d'exiger, j'aurais bien vite renversé pour lui tous les obstacles de la vie !

Vous êtes immensément riche, mademoiselle, mais j'ai aussi ou plutôt mon fils a aussi une grande fortune, car tout ce qui me vient de mon mari appartient à André. Mais l'argent, l'argent, qu'est-ce que c'est que l'argent ? Comme je jetterais à la mer un million, deux millions, s'il le fallait, pour rendre à Edouard la confiance, la foi qui s'est éteinte en lui !

Mlle Dubessy regardait maintenant la Dame en noir avec stupéfaction.

— Quoi ! madame, fit-elle, vous êtes riche, très riche !

— Oui, mais je ne connais pas le chiffre de la fortune que mon fils aura un jour quand, ayant subi les dernières épreuves de la première jeunesse, il en pourra faire un noble usage. Grâce aux soins d'un vieil ami, qui s'occupe des intérêts de mon fils et des miens, les millions se sont accumulés, il y en a quinze, vingt, peut-être davantage.

— Et M. André Clavière sait qu'il a une aussi grande fortune ?

— Non, il l'ignore.

— Ah ! madame, madame ! prononça Claire avec un accent de tristesse profonde.

— Eh bien, mon enfant, qu'avez-vous ?

— Je vais vous le dire, car je suis franche aussi, moi, madame ; sans le vouloir, sans vous en douter même, vous faites souffrir votre fils.

— Que dites-vous ? exclama Mme Clavière en pâlisant.

— Je dis, madame, que M. André souffre et qu'une autre personne qui m'est chère, mon amie Henriette de Mégrigny, souffre également. André et Henriette s'aiment, madame.

— Peut-être, en effet, commencent-ils à s'aimer, mais il n'y a pas encore l'amour.

— Madame, l'amour profond, l'amour qui donne toutes les joies ou des souffrances cruelles est dans le cœur de l'un et de l'autre.

— Ah ! vous ont-ils donc fait leurs confidences ?

— Henriette ne m'a pas caché qu'elle aimait M. André de toute son âme ; quant à lui, il se tait... En me parlant de son amour pour André, Henriette, en même temps, me confiait son chagrin.

— Son chagrin ?

— Qui est tout entier dans le silence que garde M. André, dans sa trop grande réserve.

— Mais...

— Pourquoi M. André ne dit-il pas à Henriette qu'il l'aime ? Je vais vous l'apprendre, madame. Votre fils ne parle pas parce qu'il sait que Mlle de Mégrigny est riche et qu'il se croit pauvre. Ah ! M. André Clavière a aussi du caractère et de nobles sentiments.

La Dame en noir eut un ineffable sourire.

— Mademoiselle Claire, dit-elle, vous m'ouvrez les yeux et je vous en remercie, je ne laisserai pas souffrir longtemps votre amie Henriette et mon fils, nous donnerons un heureux dénouement à ce petit roman d'amour.

— Oh ! madame, comme vous êtes bonne !

— J'aime mon fils, répondit Mme Clavière avec émotion, et depuis longtemps, très longtemps, Henriette, ma filleule, est déjà un peu ma fille. Mais c'est d'Edouard, de votre cousin que je dois d'abord m'occuper, après, rassurée de ce côté, je pourrai m'en penser aux autres.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que nous allons faire ? dit la jeune fille en reprenant sa place à côté de la Dame en noir.

XV

UN SOURIRE DU CIEL

Madame Clavière resta quelques instants silencieuse, promenant ses regards autour d'elle, comme si elle eût fait l'inventaire du salon, puis répondit :

— Mademoiselle Claire, vous avez à Grisolles, m'a-t-on dit, de véritables richesses comme peintures décoratives ; des fresques, des panneaux qui sont autant de merveilles on m'a parlé d'un plafond de salle à manger et d'un autre de salon qui seraient des chefs-d'œuvre uniques dans le monde.

Le châtelain, qui, après avoir fait restaurer Grisolles complètement, a encore dépensé de grosses sommes pour sa décoration intérieure, est le marquis de Ligouac, un Breton, qui a habité le château pendant plus de soixante ans.

Le marquis, puissamment riche, et n'ayant pas d'héritier direct, ne regardait pas à la dépense pour satisfaire ses fantaisies, grand amateur des choses d'art, il était constamment entouré d'artistes qu'il faisait vivre et que souvent même il enrichissait.

Après lui, le château a passé successivement en plusieurs mains et l'on n'a pas toujours eu pour ces peintures dont nous parlons, tout le respect qui leur était dû, de sorte que, laissées dans un état d'abandon désolant, presque toutes sont plus ou moins dégradées. Les deux plafonds, entre autres, sont abominablement abîmés, et cela parce qu'une main d'artiste inhabile y a touché, soi-disant pour leur rendre leur éclat primitif, il aurait mieux fait de les laisser tels qu'ils étaient.

— C'est ce que l'on m'a dit.

— Ce travail déplorable a été commandé par la personne qui possédait Grisolles avant que mon père achetât le domaine à ses héritiers, quelque temps après la mort de mon grand-oncle Teissier.

M. Lambert, c'est le nom du précédent propriétaire, avait la prétention d'être grand connaisseur en matière d'art, ce qu'il n'a pas prouvé toujours. Cependant, il y a cette justice à lui rendre, que tous les tableaux qu'il a achetés ou fait acheter, afin de former une galerie, sont des œuvres remarquables, signées, d'ailleurs, de noms connus.

— Et, aujourd'hui, cette belle galerie de tableaux vous appartient ?

— Mon Dieu, oui ; en se rendant acquéreur du château, mon père a aussi acheté toutes les œuvres qui s'y trouvaient, et, certainement, bien au-dessous de leur valeur. Mais il en est des tableaux comme des peintures décoratives, beaucoup de toiles sont en mauvais état, couvertes de gerçures, éraillées, déchirées, trouées ; par endroits même, la couleur a disparu.

— Est-ce que vous n'avez pas encore songé à une restauration de toutes ces belles choses ?

— Si, mais...

— Dites.

— J'ai toujours craint qu'on ne leur fit plus de mal que de bien.

— Peut-être avez-vous eu raison, mademoiselle, mais vous trouverez facilement un artiste consciencieux et de talent à qui vous pourrez confier en toute assurance ce travail aussi important que délicat.

— Edouard Lebel, mon cousin ?

— Eh bien, oui, mademoiselle Claire, Edouard Lebel, qui a le respect des grands maîtres, qui les a sérieusement étudiés, qui s'est inspiré de leur sentiment et qui, en Italie, surtout a découvert le secret de l'emploi des couleurs.

Voilà le travail qu'il faut lui donner à faire ; voilà comment nous allons pouvoir raffermir son âme que la misère a jeté dans le découragement, réchauffer son cœur, lui faire retrouver la foi ; enfin voilà le moyen de le sauver !

— Je n'hésite pas, madame, mais comment faire ? D'après tout ce que vous m'avez dit de lui, du moment qu'il saura que je suis sa cousine, il refusera de venir.

— Il ne le saura pas, il ne doit pas le savoir. Il viendra ici comme vous étant tout à fait étranger, parce que l'on vous a parlé de lui et de son tableau *la Femme et le Fils du Franc-tireur*, et qu'il vous a plu de le choisir pour la restauration de vos peintures.

— La moitié de ma fortune est à lui et je la lui donnerai.

— Je la refuserai dit Mme Clavière.